

# Fugace

Déambulant dans les rues P., Hayyan tentait tant bien que mal de trouver un endroit où reposer ses jambes engourdies. Épuisé d'une journée à devoir mendier sous peine d'être battu avec violence par ses cousins, âgée d'une trentaine d'années soit vingt ans de plus que l'enfant, exigeant sans relâche qu'il rapporte de l'argent. Profitant de son jeune âge pour apitoyer les gens, faisant de lui un appât aux bonnes âmes, on profitait sans vergogne de sa jeunesse. Dès le matin ils le chassaient le leur campement dans la banlieue P. où ils habitaient, une espèce de bidonville près des bois où règne la misère humaine. Mais Hayyan craignait moins ses cousins que la rue elle-même qui pour un enfant était pleine de dangers et de terreurs. Les regards méprisant de la petite bourgeoisie, adultes sortant des bars, les esprits échauffés par l'alcool et qui n'aimait guère son teint basané et qui prenait un malin plaisir à l'insulter de la manière la plus cruelle qui soit. Il évitait les boulevards à restaurants et boutiques, là où pourtant on lui ordonnait de se rendre, car il y avait bien du monde. Né dans un pays en guerre il avait dû fuir avec sa famille vers E. et un espoir d'une vie meilleure. Rare rescapé d'une frêle embarcation il ne dû son salut qu'à la marine I. qui parvint à le repêcher juste à temps. Sa famille n'eut pas cette chance ni sa jeune sœur dont le corps froid fut retrouvé sur une plage dans la plus grande indifférence. Remis à ses cousins, il rejoignit F. et son calvaire commença ainsi. Les brimades quotidiennes que ce soit dans la rue ou dans le cloaque qui leur servait de logis ne faisaient que lacérer son cœur d'enfant qui loin des considérations politiques des uns et des autres ne désirait qu'une vie normale. Fuir, éviter tout contact humain, rejeter les passants trop soucieux de son état lorsqu'une âme charitable se demandait bien ce qu'un enfant si jeune, tout crasseux et peu vêtu faisait dans la rue.

Souvent il se retrouva au commissariat, mais toujours il finissait toujours par être récupéré par l'un de ses bourreaux. Chaque fois qu'il était pris, cela lui coûtait cher, la faim le tenaillait trop souvent, car punie pour ses négligences ou pour ne pas avoir rapporté suffisamment. On lui refusait le droit de manger. Il dormait alors le ventre creux, les yeux pleins de larmes et ne désirait qu'une chose, partir loin. Il aurait même préféré mourir avec ceux qu'il avait connus et aimés que de continuer à survivre de la sorte, les souvenirs de ses proches perdus le hantant chaque jour, mettant en pièce ce qu'il lui restait d'innocence. Il ne comprenait pas pourquoi un tel déchaînement s'abattait sur lui lorsqu'il osait, d'une petite voix, demander une pièce à des passants pressés et soucieux et ne comprenait pas non plus les raisons de la violence et de la cruauté des personnes pourtant de sa propre famille. Ne pouvant saisir, à son jeune âge les tenants et aboutissants d'un racisme et d'une indifférence de plus en plus présente dans le cœur des hommes, il baissait la tête et supportait les remarques et les regards blessants.

Cette après-midi-là, il ne voulait pas rentrer, il avait quelques pièces en poche, mais savait que ce trésor lui serait dérobé à la minute où il franchirait le seuil de leur porte. N'ayant jamais, depuis son arrivée, connu un seul moment de plaisir, il décida avec courage de s'en offrir un. Il se trouvait alors tout près de la gare d'A., recroquevillé près d'une bouche de métro avec un gobelet en plastique devant lui. Le monde l'effrayant, il restait là, la tête emmitouflée dans son anorak évitant de croiser le regard de quiconque. Lorsque sa décision fut prise, il réussit à lever ses jambes engourdies par des heures d'attente dans le froid et quitta la place. Il n'avait rien mangé depuis la veille et eux qui passait tous les jours devant les nombreuses boulangeries parisiennes, ne pouvaient que regarder avec émerveillement tous les mets si

goûteux que ses endroits renfermaient. Il savait qu'il pouvait s'acheter un fameux « éclair au chocolat », ayant vu ressortir nombre d'adulte, adolescents ou enfants de ses lieux ; la bouche couverte par endroit du précieux gâteau. Il avait ramassé leurs tickets jetés sur le sol et sur ces listes ordinaires, il y voyait quantité de merveilles. Mais la honte et la peur lui faisaient redouter ces endroits où on l'avait si souvent chassé sous prétexte qu'il faisait fuir la clientèle.

« Retourne d'où tu viens. Allez ouste ! Ces gens-là sont vraiment sans gêne, venir avec leur marmaille nous pourrir l'existence. »

Il avait entendu tellement de variantes de ce type d'injures qu'il évitait maintenant les boulangeries trop belles et les hommes et femmes sont trop bien habillés. On le chasserait, quand bien même il pouvait payer ce qu'il demandait, on le soupçonnerait d'avoir une idée derrière la tête et finalement il serait rabroué. Alors il se mit en quête d'un de ces lieux de gourmandise ou il n'y aurait que peu de monde, peu de regards méfiant ou gêné. Il savait déjà où il pourrait attendre et marcha une dizaine de minutes pour se retrouver aux croisements de la rue P. ou à quelques pas plus loin se tenait une boulangerie tout à fait modeste ou il espérait bien pouvoir se rendre. Mais il était encore tôt dans l'après-midi et la sortie des classes d'un lycée situé juste à côté laissait une queue devant la boulangerie jusque dans la rue. Il alla s'asseoir dans un recoin tout près de la boulangerie. Juste avant cette dernière se tenait un magasin de distribution et il pouvait attendre ici, il y avait bien un banc tout près, avec des arbres plutôt que de devoir supporter le béton froid. Mais trop de pauvres bougres avaient l'habitude de s'y réfugier et il en avait peur avec leurs airs tristes, mais renfrognés. Il attendit que la nuit vienne, il était presque six heures en cette fin d'hiver, pour oser regarder vers la boulangerie. La queue avait disparu et le froid qui s'installait décourageait les plus courageux.

Le cœur serré, l'estomac noué, car la crainte d'être repoussé une fois de plus le terrifiait, mais son désir de, ne serait-ce qu'un instant, avoir un bref instant de plaisir l'emporta. Il poussa la lourde porte et entra. La sonnerie retentit et une jeune femme vint à sa rencontre. Dès qu'elle l'aperçut, son regard changea. Hésitant entre la pitié et l'aversion qu'elle avait pour « ce genre de personne », comme elle le disait si bien à ses amis ! Froidement elle lui demanda ce qu'il désirait. Le petit garçon avait les yeux collés sur les vitrines, émerveillées par tant de luxe et de choses dont il n'avait pu que rêver d'avoir jusque-là. Une seconde demande plus insistante et froide le tira de ses rêveries. Il sortit les pièces de sa poche et demanda un éclair au chocolat. On le lui servit avec mollesse puis il paya et sortit de la boulangerie son trésor en main. Pendant plusieurs secondes il ne pouvait se résoudre à le manger, car cela signifierait la fin de ce moment si précieux. La faim et le plaisir l'emportèrent sur ses inquiétudes et il mordit à pleines dents dans le gâteau. Ses sens entrèrent en ébullition tant le gâteau lui paraissait délicieux, l'espace d'un instant tout lui parut joyeux et ses soucis s'envolèrent de son cœur le laissant dans la félicité totale.

Il ne prit pas garde, tout enclin à son rêve qu'il traversait la route. La voiture arrivant à vive allure ne put s'arrêter à temps et le percuta de plein fouet, faisant valser le petit corps brisé dans les airs, retombant plusieurs mètres en avant. Face contre terre, dans une mare de sang, l'enfant tenait encore dans ses mains son précieux éclair.